

Forum

Quels OGM ?... Une méthode pour choisir

Réponse à Claudine Friedberg et Pierre-Benoît Joly

Marcel Jollivet^a, Jean-Claude Mounolou^b

^a Sociologue, LADYSS/CNRS, Université de Paris X, Bât. K, 200 avenue de la République, 92001 Nanterre cedex, France

^b Biologiste, Centre de génétique moléculaire (CGM), CNRS, Avenue de la Terrasse, Bât. 26, 91198 Gif-sur-Yvette cedex, France

L'article que nous avons publié dans la revue *Natures Sciences Sociétés*, « Le débat sur les OGM¹ », a suscité deux commentaires, publiés à sa suite dans la même livraison. L'un² est d'une anthropologue (Claudine Friedberg) et l'autre³, d'un sociologue (Pierre-Benoît Joly). Il nous faut, concernant plus particulièrement ce dernier commentaire, commencer par écarter trois risques de malentendus.

Le premier porte sur le statut d'« objet hybride » des OGM. Qu'il soit clair que, sur ce point, nous sommes d'accord avec Pierre-Benoît Joly. Si nous n'employons pas l'expression « objet hybride », courante en sciences sociales, nous n'en concevons pas moins les OGM comme des « objets » qui sont le produit d'un croisement entre des composantes de caractère naturaliste et des composantes de caractère social.

En réalité, plutôt que l'absence du terme « hybride » dans notre texte, c'est la conception même de ce texte qui amène Pierre-Benoît Joly à soulever cette question de vocabulaire, car il lui semble que nous nous situons dans une « perspective analytique traditionnelle » et que, de ce fait, nous perdons de vue ce caractère « hybride ». Or, second malentendu, dans notre esprit, il n'en est rien. C'est donc la posture que nous adoptons dans ce texte qui est en cause.

Ceci explique également le malentendu qui est à l'arrière-plan des critiques que Pierre-Benoît Joly fait à notre texte lorsqu'il évoque tout ce dont il ne parle pas. Nous ne pouvons bien évidemment que reconnaître avec lui que, pour traiter dans sa globalité la question des OGM, il est nécessaire d'« aborder les effets en boucle liés à l'insertion de l'objet biologique dans un système socio-économique [...] les implications de la technique OGM du point de vue des orientations de la recherche [...] les implications de la concentration des recherches sur les OGM en termes d'érosion génétique... », etc. Bien d'autres aspects des OGM susceptibles d'avoir des effets sociétaux qu'il convient de ne pas négliger pourraient être mentionnés. Ces limites de notre analyse sont donc patentées. Non seulement elles ne nous ont pas échappé, mais elles ont été choisies. Ce qui s'est fait, comme le note Pierre-Benoît Joly, en « séparant avec soin les questions qui relèvent de la biologie de celles qui relèvent de l'économique, du social et du politique ». D'où la formulation du titre, qui voulait traduire ce choix de fond. De cette posture, découle le champ que notre texte couvre et donc ses limites.

Pierre-Benoît Joly reconnaît bien ne pas avoir affaire à un « papier spécialisé » qui se contenterait, « comme on le voit souvent », en conclusion, de « se donner un supplément d'âme » en s'« élargissant au social et au politique ». Nous sommes très sensibles à cette lecture qui correspond tout à fait à notre démarche. Par contre, nous ne pouvons évidemment pas partager la conclusion, pour le moins abrupte, à laquelle parvient l'auteur du commentaire, selon laquelle « ce texte passe à côté de l'essentiel »... Elle a, en effet, quelque chose de paradoxal : quelle peut bien être la nature d'un texte qui, tout à la fois, innove quelque part et n'en passe pas moins « à côté de l'essentiel » ? En fait, cette apparente contradiction

Auteur correspondant : M. Jollivet, marcel.jollivet@u-paris10.fr

¹ Jollivet, M., Mounolou, J.-C., 2005. Le débat sur les OGM : apports et limites de l'approche scientifique, *Natures Sciences Sociétés*, 13, 1, 45-53.

² Friedberg, C., 2005. Un optimisme déraisonnable, *Natures Sciences Sociétés*, 13, 1, 56-57.

³ Joly, P.-B., 2005. Pour une approche des OGM en tant qu'objets hybrides, *Natures Sciences Sociétés*, 13, 1, 54-55.

nous met au cœur de la question à laquelle est confrontée la démarche interdisciplinaire. C'est donc sur la dimension méthodologique de notre texte que nous centrerons l'essentiel de cette réponse. Ceci se justifie d'autant plus que cette dimension est centrale dans sa conception : il nous faut rappeler, en effet, que l'objectif essentiel de notre texte est d'ouvrir une discussion interdisciplinaire méthodiquement menée sur les OGM. Et, pour cela, de proposer – et d'illustrer – une méthode de travail interdisciplinaire. Cette réponse est l'occasion de l'explicitier davantage que nous ne l'avons fait.

Cette question de méthode interdisciplinaire, Pierre-Benoît Joly en pose d'entrée de jeu les termes lorsqu'il évoque ce qui lui semble être une « contradiction profonde » entre le souci, que nous affichons, de nous cantonner aux questions qui relèvent de la biologie, alors que nous reconnaissons de fait « en fin de conclusion » le caractère hybride des OGM. « Comment concilier, écrit-il, ces approches qui posent comme point de départ de l'analyse l'imbrication du fait technique et du fait social, et l'argument principal du texte qui consiste précisément à séparer le technique du social? » Ceci mérite la plus grande attention, car ce qui est en cause est l'art et la manière d'amener à parler entre eux, sur une base rigoureuse, les chercheurs de différentes spécialités, afin de clarifier le débat sur un objet « hybride » (ou « complexe »), c'est-à-dire sur un objet dont la structure et les comportements ne peuvent, en effet, être compris que par le croisement des analyses de ces différentes spécialités.

Notre position est le fruit d'un exercice allant dans ce sens entre un biologiste et un sociologue. Si son contenu est d'abord d'ordre biologique, sa structure et son sens global sont fondés sur un dialogue et une démarche partagée. Cela veut dire une conception commune de l'objet de recherche : la reconnaissance du caractère « hybride » des OGM est loin d'être un truisme tant chez les sociologues que chez les biologistes. Cela veut dire aussi – en conséquence, pourrait-on dire – un accord sur la nécessité d'avoir recours à une méthode interdisciplinaire, ce qui suppose de voir dans les oppositions sociétales aux OGM autre chose que, comme c'est le cas chez beaucoup de biologistes, de simples formes de pensée archaïque d'un obscurantisme regrettable, si ce n'est condamnable.

Nous partons du constat que le fait d'en venir à l'utilisation des OGM est contesté sur un plan biologique et nous nous proposons de contribuer à clarifier les termes de cette contestation. Si l'on regarde les choses du point de vue de la sociologie, on peut dire que l'on se trouve face au cas de figure bien connu des réactions des sociétés à l'innovation. Toute innovation soulève des questions en rapport avec ses conséquences sociétales (y compris d'ordre économique). Il en va ainsi pour les OGM : charge aux différentes sciences sociales d'en traiter, chacune pour ce qui la concerne.

Mais cela doit se faire en tenant compte des spécificités propres de ceux-ci en tant qu'« objets techniques ». Et justement, de ce point de vue, il est un de leurs aspects qui ne peut manquer de retenir l'attention des différentes sciences sociales concernées, dans la mesure où il occupe une place majeure dans les débats qu'ils suscitent et où il met en jeu une dimension à la fois originale et essentielle des relations entre les sociétés contemporaines et la nature (et, plus précisément même, le vivant) : c'est le fait qu'ils soulèvent des inquiétudes à un niveau général sur le plan biologique. Contribuer à éclaircir ce point est un préalable à toute analyse sociale. Il ne s'agit donc pas, en l'occurrence, de s'interroger sur les (ou sur l'une des) conséquences possibles de l'introduction des OGM dans les systèmes productifs (ou autres), mais d'essayer de mieux cerner les termes des oppositions – et d'oppositions qui se réfèrent à une base de connaissances, biologiques, – entre ceux qui voient dans les OGM des techniques nouvelles susceptibles d'ouvrir la voie à des innovations dont ils jugent que les effets pourraient être bénéfiques et ceux qui expriment des réticences, voire un refus catégorique à leur encontre. De là, l'idée d'extraire une grille d'analyse d'un corpus de textes exprimant les interrogations et les assertions de ces derniers et de l'utiliser comme grille d'analyse du corpus scientifique donnant l'état de l'art actuel en biologie en la matière, en considérant que cet état de l'art – au moins tel qu'il est présenté ici – reflète le point de vue des premiers.

Nous tentons de formuler les questions majeures qui renvoient à la biologie et d'énoncer un point de vue biologique sur ces questions. L'intérêt de cette démarche est d'amener le biologiste à pousser son argumentation le plus loin possible et à la préciser le plus possible. Le fait qu'il soit amené à le faire en répondant aux objections des opposants le conduit à produire un argumentaire qui prend place dans le débat social. Ce n'est pas un « état de la question » tel qu'on peut en entendre classiquement dans les instances scientifiques patentées qui est proposé dans notre texte, mais une réflexion, à partir d'un tel état, sur la portée générale des connaissances biologiques de base mises en jeu par les OGM, sur la capacité qu'ont les biologistes de maîtriser les risques inhérents à leur introduction dans les processus de production et sur les conditions à remplir pour que cette maîtrise puisse être assurée du mieux possible (tout ceci, rappelons-le, étant plus particulièrement circonscrit aux OGM végétaux).

Les oppositions aux plantes OGM peuvent s'expliquer par les incertitudes proprement scientifiques que, du fait de leur nouveauté sur le plan biologique, ces entités produisent. Mais on ne peut pas exclure que les arguments de nature biologique, et apparemment de caractère strictement scientifique, qu'elles mettent en avant s'expliquent aussi à la fois par le fait que l'on est dans le domaine particulièrement sensible du vivant et par l'intérêt particulier actuellement porté aux questions de santé et

d'environnement. Autrement dit, on ne doit pas exclure la possibilité qu'elles renvoient à des représentations sociales latentes chez ceux qui les expriment. On ne peut pas exclure, à l'inverse, que des inquiétudes de caractère biologique avivées par les incertitudes scientifiques ne se retrouvent peu ou prou derrière les arguments à portée sociale, lato sensu, des opposants : on connaît le phénomène de déplacement des argumentaires typique des réactions – pour ne pas dire des résistances – à l'innovation. Au demeurant, cette filiation biologique d'une opposition fondée sur des arguments sociétaux est parfois clairement affichée par certains opposants (par exemple sous la forme du risque de passage au clonage humain).

On le voit, clarifier le plus possible la question des OGM sur le plan proprement biologique est doublement indispensable : ce l'est du point de vue de la biologie elle-même, bien sûr ; mais ce l'est aussi pour une bonne compréhension et une bonne appréciation des aspects sociaux des phénomènes d'opposition. Ces derniers n'ont, de toute évidence, pas le même sens – et ne relèvent donc pas de la même explication – selon que, même si c'est par le plus pur des hasards, ils recourent des incertitudes scientifiques fondamentales et contribuent à ce qu'elles pèsent effectivement – et à juste titre – sur les décisions, ou selon qu'au contraire, ils contribuent à occulter ou retarder des avancées que l'on peut estimer bénéfiques des connaissances. Rappelons que l'objectif de l'analyse n'est nullement de porter un jugement positif ou négatif sur les processus sociaux en cause, mais de mieux comprendre à quelles difficultés une avancée des connaissances se heurte pour trouver sa place dans une société et à quelles conditions et avec quelles conséquences elle le peut.

À partir de là, deux grandes voies s'ouvrent au débat. La première consiste en une mise en discussion du point de vue biologique ainsi exposé. Claudine Friedberg et Pierre-Benoît Joly le remettent d'entrée en cause. Ils considèrent l'un comme l'autre incomplète et trop assurée l'analyse du risque que nous proposons ; ils lui opposent les incertitudes des connaissances à propos de la transgénèse, les insuffisances d'une approche uniquement centrée sur les gènes et la critique du « tout génétique ». Pierre-Benoît Joly ajoute à ces critiques des considérations de méthode d'ordre beaucoup plus général. Il estime que notre texte souffre des « carences des approches traditionnelles des risques », le seul test valable face aux incertitudes des connaissances étant les « risques réels ». Ces questions, centrales, méritent en effet d'être approfondies. D'une façon plus générale, l'idée est de faire de ce texte la base d'un débat permettant de mettre en évidence les points majeurs d'accord et de désaccord sur les bases biologiques de la question.

La seconde piste à suivre consiste à tirer les conséquences d'un point de vue biologique ainsi étalonné quant aux approches complémentaires à celle de la biologie, que la question des OGM appelle. On retrouve

là le caractère « hybride » des OGM. Il convient alors de se demander en quoi ce point de vue doit être pris en compte par les différentes sciences sociales concernées et comment cela conduit chacune d'elles à infléchir sa problématique (et, éventuellement, ses méthodes de travail). C'est dans cette mise à l'épreuve que se teste le caractère hybride en question ; c'est à travers elle qu'il prend un sens et, tout simplement même, un contenu. Si les sciences sociales peuvent faire abstraction de l'apport des biologistes dans leurs propres démarches, alors il faut cesser de parler du caractère hybride des OGM ; et cesser par la même occasion de parler de la nécessité de l'interdisciplinarité pour en traiter. C'est là que se situe très précisément l'apport méthodologique que nous voyons dans notre position : dans cet affichage clair au départ de la recherche du point de vue de chaque discipline concernée, afin que l'apport possible de chacune d'elles soit connu et compris des autres, confronté à celui des autres, reformulé en tenant compte de celui des autres et intégré dans une démarche conçue comme commune. C'est à tous ces prolongements venant d'horizons divers qu'invite notre conclusion. Cet appel explique le caractère apparemment inachevé de notre texte : inachevé, il l'est en quelque sorte par définition, si ce n'est par essence.

Contrairement à ce qu'ont retenu nos deux commentateurs, nous ne concluons donc pas « dans un sens plutôt favorable à une utilisation raisonnée et contrôlée des OGM » (comme l'écrit Pierre-Benoît Joly), pas plus que nous ne faisons preuve d'« un optimisme déraisonnable » (titre du commentaire de Claudine Friedberg) à leur propos. Notre travail a seulement consisté à essayer de formuler les questions majeures qui renvoient à la biologie et à énoncer un point de vue venant de cette discipline sur ces questions. Si la conclusion à laquelle nous a conduits cette réflexion va « dans un sens plutôt favorable à une utilisation raisonnée et contrôlée des OGM », c'est uniquement sur la base de la façon dont leurs aspects proprement biologiques sont présentés. Encore que nous soulignons avec le plus grand soin – et c'est là un point essentiel – les conditions qui doivent être réalisées pour que les précautions nécessaires soient prises dans ce domaine. Dans son commentaire, Claudine Friedberg est fort sceptique à ce sujet, elle n'a sans doute pas tort, elle rejoint d'ailleurs sur ce point ce que nous disons en conclusion ; mais comprendre les raisons de ce scepticisme est précisément une bonne question pour des recherches en sciences sociales. Nous nous sommes, quant à nous, contentés d'essayer de préciser les enjeux sur le plan biologique de façon à contribuer à écarter les faux problèmes sur ce strict plan, en disant bien que la question restait par ailleurs ouverte et devait être envisagée sous d'autres angles. Ce que nous disons donc est que, quand bien même il serait judicieux et raisonnablement fondé, le « diagnostic » biologique – que nous

qualifierons de tempéré – auquel nous sommes parvenus n'est pas une raison suffisante pour considérer la question résolue, précisément parce que, d'une part, le débat reste ouvert sur le plan biologique et que, d'autre part, l'on ne peut pas réduire les plantes OGM à des entités biologiques.

Pour comprendre les ressorts de leur devenir en tant qu'objets techniques et ce qu'ils mettent en jeu sur le plan sociétal, il reste à prendre en considération tout ce qui a trait aux processus sociaux à travers lesquels ils se construisent et prennent place dans les sociétés. Mais – et c'est là l'argument central de notre texte – à condition de le faire en tenant le plus rigoureusement compte de ce que nous dit la biologie. D'où le choix prioritaire d'exposer

ce qu'elle nous dit. Mais l'exercice n'a de sens que s'il se poursuit, et nous imaginons formellement deux types de posture. La première consiste à suivre, comme nous l'avons fait jusqu'ici, l'évolution des « événements » et à laisser les décisions aux bons soins de la déontologie quotidienne. La seconde serait de poser comme hypothèse que les OGM font désormais partie de notre « milieu biologique » et à élaborer les fondements d'une vie acceptable pour les citoyens. C'est donc avec le plus grand intérêt que nous attendons les prises de position des différentes disciplines concernées, non seulement par rapport au fond de notre position, mais aussi par rapport à la démarche dans laquelle elle s'inscrit et qu'elle propose pour une recherche interdisciplinaire.